

ALBERT COHEN ET ROMAIN GARY « DE PROFUNDIS » : DU « MAL DE MÈRE » AU « MAL DE FILS » DANS *LE LIVRE DE MA MÈRE* ET *LA PROMESSE DE L'AUBE*

José Luis Arráez

Universidad de Alicante

jlarraez66@gmail.com

*RÉSUMÉ : Nous nous attarderons dans un premier temps à définir le « mal de fils » d'Albert (A. Cohen, *Le Livre de ma mère*) et de Romain (R. Gary, *La Promesse de l'aube*), après avoir examiné en quoi ceux-ci renvoient respectivement à un « mal de mère » et à un archétype de mère spécifiques. Puisque « le mal de fils » se manifeste au niveau psychologique et comportemental, nous préciserons dans la deuxième partie de l'article les traits principaux du profil attitudinal et comportemental de Romain et d'Albert vis-à-vis de leur mère et de leurs amoureuses. À cette fin, la structure profonde du moi de chaque narrateur est abordée selon une perspective psychanalytique.*

MOTS CLÉS : Romain Gary, Albert Cohen, « mal de mère », « mal de fils », archétype maternel.

ALBERT COHEN AND ROMAIN GARY FROM THE “MAL DE MÈRE” TO THE “MAL DE FILS” IN *LE LIVRE DE MA MÈRE* AND *LA PROMESSE DE L'AUBE*

*ABSTRACT: We will focus our attention first in defining Albert's and Romain's “mal de fils” concept (A. Cohen, *Le Livre de ma mère*; R. Gary, *La Promesse de l'aube*), after explaining how this concept is related to the “mal de mère” and to a very specific archetype of mother. Since “le mal de fils” is present in the psychological and behavioral levels, we will point out, in the second part of this article, the main features of the attitudinal and behavioral profile of Romain and Albert, relatively to their mothers and their partners. For this purpose, the deep structure of the “self” of every narrator will be addressed according to a psychoanalytic perspective.*

KEYWORDS: Romain Gary, Albert Cohen, “mal de mère”, “mal de fils”, maternal archetype.



ALBERT COHEN Y ROMAIN GARY «DE PROFUNDIS»: DEL «MAL DE MÈRE» AL «MAL DE FILS» EN *LE LIVRE DE MA MÈRE* Y EN *LA PROMESSE DE L'AUBE*

RESUMEN: En primer lugar, centraremos nuestro interés en definir el “mal de hijo” de Albert (A. Cohen, *Le Livre de ma mère*) y de Romain (R. Gary, *La Promesse de l’aube*), tras haber constatado que estos remiten respectivamente a un “mal de madre” y a un arquetipo materno de la madre. Dado que el “mal de hijo” se manifiesta a nivel psicológico y conductual, se abordará en la segunda parte del artículo las principales características del perfil actitudinal y conductual de Romain y Albert en relación con sus respectivas madres y amantes. A tal fin, se analizará la estructura profunda del ego de cada narrador desde una perspectiva que combina el psicoanálisis, la mitología y la filosofía.

PALABRAS CLAVE: Romain Gary, Albert Cohen, “mal de madre”, “mal de hijo”, arquetipo materno.

Recibido: 20/10/2020. Aceptado: 10/03/2021

1. Introduction

Albert Cohen et Romain Gary, deux auteurs juifs d’expression française dont le parcours de vie, professionnel et littéraire, est aussi bien semblable que différent. Ceux-ci se dérouleront loin de leur pays d’origine, mais en parallèle dans une Europe bouleversée par la seconde guerre mondiale, et tout particulièrement à Londres, où ils se rendront répondant à l’appel du général de Gaulle pour s’engager dans le combat contre l’Allemagne nazie. Au-delà de ce cadre militaire et diplomatique, leurs ouvrages tomberont dans les mains des lecteurs ou échoueront sur les rayons des librairies et des bibliothèques, notamment *Le Livre de ma mère* (1954)¹ et *La Promesse de l’aube* (1960)²; deux récits d’inspiration autobiographique s’érigeant en tant qu’hommages littéraires à la génitrice disparue, dévouée, aimée et idolâtrée, mais également à la mère trop attentionnée, exceptionnellement exécrationnelle et repoussée. Chacune des mères

1. Par la suite, les citations tirées de cet ouvrage seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé des sigles suivants entre parenthèses : (LmM,).

2. Par la suite, les citations tirées de cet ouvrage seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé des sigles suivants entre parenthèses : (PA,).

témoignage de son « mal » et d'un archétype, qui révèlent des attitudes et des comportements particuliers vis-à-vis de leur progéniture. Ceci entraîne à son tour un « mal de fils » singulier dont les attitudes et les comportements sont particuliers, spécialement à l'égard de l'amour maternel et de l'éros. Louise et Albert, Romain et Nina, deux couples dont l'union se prolongera au-delà de la mort, retenant le lecteur dans un univers morbide où les narrateurs franchissent le domaine terrestre du crédible pour alterner avec le spectre ou l'ibbour³ – selon le cas – de leur défunte mère.

À la lumière des travaux qui nous ont précédés, nous nous attarderons dans un premier temps à définir le « mal de fils » d'Albert et de Romain, après avoir examiné en quoi ceux-ci résultent et renvoient respectivement à un « mal de mère » et à un archétype de mère spécifiques. Jugeant que « le mal de fils » se manifeste au niveau mental et à travers des actions et des réactions particulières, nous précisons dans la deuxième partie de l'article les traits principaux du profil attitudinal et comportemental de Romain et d'Albert vis-à-vis de leur mère et de leurs amoureuses.

À cette fin, la structure profonde du moi de chaque narrateur sera abordée et ce, selon une triple perspective : psychanalytique, mythologique et philosophique. Adopter une perspective psychanalytique s'avérera essentiel, car les deux récits mettent en relief des émotions et des schémas de comportement mère-fils très significatifs. Afin de les élucider, nous nous appuyerons sur la théorie des archétypes de la mère énoncée par Carl. G. Jung. Au regard de la polémique portant sur son œuvre, la théorie de Jung ne sera pas adoptée dans son ensemble ; cependant, sa classification de l'imaginaire symbolique favorisera la présentation de la psyché de chaque mère, sa représentation, son comportement et ses émotions. Par ailleurs, les deux récits se comprennent comme des hommages littéraires *post mortem* à la mère, de sorte que les spectres maternels qui hantent les narrateurs sont à l'origine de leur création. Sur la base de la psychanalyse et de la mythologie juive et kabbalistique, nous établirons des liens étroits avec ces « voix » différentes des leurs, émergeant de leur corps.

3. L'ibbour est l'une des formes de la transmigration de l'âme et revêt toujours une dimension bonne ou positive. C'est la forme de possession la plus positive et la plus compliquée. Cela se produit lorsqu'une âme juste ou vertueuse décide d'occuper le corps d'une personne vivante pendant un certain temps. La raison de l'ibbour est toujours bienveillante : l'âme défunte souhaite achever une tâche importante, accomplir une promesse ou accomplir une Mitsva (un devoir religieux) qui ne peut être accompli que dans la chair.

2. Caractérisation des archétypes maternels de Louise et de Nina

Louise et Nina obéissent à un archétype maternel particulier, dans la mesure où chacune des deux possède une identité singulière. Les confessions d'Albert et de Romain façonnent respectivement l'image archétypique de mère personnelle et aimante, tendre dans le cas de Louise, froide dans le cas de Nina. A priori, les traits essentiels du caractère des deux « Grandes Mères », fondamentalement positifs et favorables envers leurs enfants, affichent également leur susceptibilité à l'encontre de ceux-ci. Suivant la conceptualisation de Jung, l'autorité magique du féminin, la sagesse, l'élévation spirituelle au-delà de l'intellect, la vivification, la fécondité, l'alimentation, la bienveillance, la protection et le soutien contiennent des émotions qui reviennent très souvent (1971 : 97). Ainsi que M. Decout remarque dans son travail sur la mère juive et le mandat de vie, « dans les deux cas, la mère est une initiatrice, modèle d'amour total et de dévouement dont il s'agit d'être le dépositaire » (2013 : 359).

Cependant, l'excès de zèle de la part de la mère dérive parfois vers une hyperprotection, d'autant plus évidente et pernicieuse dans le cas du binôme Nina-Romain. Assurément, l'ingérence de Nina dans toutes les sphères de la vie privée et publique de son fils dans l'intention de modeler une identité idéale pour ce dernier, à l'image de celle qu'elle aurait souhaité pour elle-même, débouche sur l'annulation de l'identité propre de Romain, même à son étape adulte. Ce comportement est particulièrement nocif dans la mesure où Nina, bien qu'en manque d'instruction, est une femme intelligente, diligente et très rusée, mais condamnée aux pressions et contraintes dans sa « mission » maternelle. À cet égard, Lushenkova suggère que « [Romain] est son œuvre la plus réussie. Non seulement elle l'a engendré, mais également elle participe à la formation de sa personnalité » (2008 : 20). En revanche, l'hyperprotection de Louise, une femme simple, maladroite et ignorante, se limite à offrir à son fils quelques conseils professionnels, sociaux et affectifs absolument naïfs. Aux dires de Catherine Milkowitch-Rioux, « la gaucherie [de Louise] révèle l'inadaptation à l'univers occidental » (1997 : 18). Cette inoffensive et nigaude démonstration d'autorité lui permet essentiellement de se sentir encore utile à l'étape adulte de son fils. L'image de cette mère, « surveillant(e), passive mais attentive sentinelle » (*LmM*, 44), renaîtra maintes fois de la mémoire du narrateur.

3. Définition du « mal de mère » et du « mal de fils » dans *La Promesse de l'aube*

Le sens attribué aux affections « mal de mère » et « mal de fils », autour desquelles s'oriente ce travail, s'éloigne des acceptions les plus courantes. Ainsi, notre proposition se détourne du « mal de mère » identifié à la passion hystérique de la mère, au syndrome du nid vide de la mère ou à « la haine [qui] peut s'installer durablement dans le cœur de l'enfant qui n'a pas reçu d'amour » (Ducourneau 2014 : 14). De même, le « mal de fils » identifié dans les textes de Cohen et de Gary s'éloigne de celui que Jacques Derrida reconnaissait chez « les pères qui désirent que leur lignée survive » (1990 : 28).

La caractérisation réalisée par la suite des deux maux trouve son origine dans la mise en évidence des traits dominants et spécifiques des archétypes maternels présentés *supra*.

Par conséquent, le mal de mère de Nina correspond au désir maladif d'élever son fils pour qu'il la libère de ses angoisses morales, la venge des injustices subies jadis durant sa vie intime et artistique, puis comble ses vides existentiels et ses frustrations personnelles et artistiques. Ce mal de mère génère à son tour le mal de fils de Romain *in praesentia* de sa mère, que nous désignerons comme l'angoisse permanente provoquée par le désir obsessionnel d'accomplir le pacte héroïque de vengeance et l'aspiration maniaque à combler les carences narcissiques de sa génitrice. Cette angoisse se complète avec la transe continue de l'être le seul moyen de réparer le manque d'affection visible, exprimées par sa mère et de la délivrer de sa solitude. Ces afflictions constantes possèdent des répercussions remarquables dans toutes les étapes décisives de la vie de Romain – enfance, adolescence, âge adulte – et dans toutes ses facettes humaines – écrivain, militaire, diplomate, amant.

Comme élément particulièrement angoissant *in absentia* de sa mère, il est intéressant de signaler l'apparition du spectre de Nina qui possèdera Romain. L'auteur tient compte de ces deux « essences » précisément après la mort de Nina, une mort d'ailleurs méconnue du jeune aviateur, tout comme des lecteurs. Romain n'apprendra le décès de sa mère qu'en rentrant chez-lui à la fin de la guerre. Pendant les années de conflit, la « Grande Mère » russe fera son apparition spectrale sur plusieurs scénarios, bardée de toutes sortes d'arguments, de reproches et de compliments afin d'enflammer son esprit guerrier, et de l'encourager à ne pas abandonner l'écriture. Tel qu'il a été signalé *supra*, l'auteur introduit deux séquences relevant plutôt d'une réalité traumatique que d'une réalité d'outre-

tombe. À bord du paquebot l'Arundel Castle à destination de l'Afrique, Nina lui rendra visite chaque soir sur le pont : « Peut-être [...] parce que je partais me battre pour elle et qu'elle voulait donner une force nouvelle à ce bras sur lequel elle n'avait même pas eu encore le temps de s'appuyer » (*LmM*, 161). À ce sujet, nous attirerons l'attention sur la narration d'un épisode particulièrement touchant. Après être sorti miraculeusement indemne d'un accident d'avion lors d'un combat aérien, Romain avoue : « Je voyais ma mère. [...] Elle avait dû faire un effort prodigieux, mais elle n'avait pas la force qu'il eût fallu pour sauver tous les fils du monde. Elle n'avait pu sauver que le sien » (*LmM*, 165).

Une liaison étroite se découvre entre ces prétendues apparitions spectrales et la psyché de Romain. La présence et l'influence de Nina durant les premières étapes vitales de Romain sont d'une telle ampleur que, devenu un homme adulte séparé de sa mère, son image et sa volonté s'imposent dans son subconscient. Anna Lushenkova remarquera que « [le] désir de se libérer de la personnalité maternelle reste inassouvi tout en se traduisant par des efforts inconscients pour séparer son identité de celle de sa mère » (2008 : 24). Nina, mère « toute-puissante » contre laquelle Romain ne finit jamais d'en découdre, laissera son empreinte sur l'identité de son fils, une identité qu'elle a forgée dès son enfance. De retour sur le plan psychanalytique, cette présence ressentie n'est autre que sa mère spectrale toute-puissante, c'est-à-dire la représentation mentale et imaginaire de sa mère omnipotente provoquée par ses propres désirs et frayeurs. En absence d'une mère réelle, les sources inconscientes de Romain se construisent au gré des conduites de sa mère spectrale. La mère qui prend soin de lui occupe de cette façon une place dans son inconscient.

La preuve la plus révélatrice de la toute-puissance de Nina sur l'inconscient de Romain se trouve sans doute dans la prétendue possession de son corps. En nous rapprochant de la mythologie juive et kabbalistique, cet esprit rattaché au corps de Romain sera identifié avec l'ibbour de Nina. Face au dibbouk, esprit négatif et maléfique qui devient le partenaire du commandant Schatz dans *La Danse de Gengis Cohn* (1967), l'ibbour est un esprit bénéfique et positif imprégnant l'âme du corps récepteur (Ludwing 2006 : 143). Cela ne pouvant être autrement, la transmigration de l'esprit de Nina dans le corps de son fils, bien qu'accablante en raison de son caractère, ne peut être identifiée à un esprit malin cherchant à lui nuire, à le rendre fou, irrationnel, vicieux et corrompu (Rosten 1994 : 175).

Selon la tradition juive, le motif de l'ibbour comme « imprégnant » l'âme est de remplir une tâche laissée incomplète durant son incarnation précédente

(Ludwig 2006 : 143). Cette tâche incomplète, pour Nina, consiste à guider son fils jusqu'à sa gloire professionnelle et littéraire.

Sans le moindre doute sur son identification, Romain constatera plusieurs fois la présence de sa mère dans son corps, en particulier, sa volonté, son courage, sa vitalité, son tempérament artistique et sa force. Nina-ibbour imprégnera l'âme de Romain dès sa mort :

[...] ce fut, je crois, au cours de ces longues heures errantes, dans la solitude d'une foule étrangère et bariolée, que ce qu'il y avait de plus fort dans la nature de ma mère prévalut définitivement sur ce qu'il y avait encore en moi de faible et d'irrésolu, que son souffle vint m'habiter et se substitua au mien, et qu'elle devint véritablement moi, avec toute sa violence, ses sautes d'humeur, son manque de mesure, son agressivité, ses attitudes, son goût du drame, tous ces traits d'un caractère excessif qui finirent par me valoir, dans la période qui suivit, auprès de mes camarades et de mes chefs, la réputation d'une tête brûlée (*LmM*, 140).

Cependant, malgré les efforts de l'une et de l'autre, Nina succombera avant que Romain ne devienne un Georges Guynemer, un Gabriele d'Annunzio, un Victor Hugo, ambassadeur de France, chevalier de la Légion d'honneur, héros de l'Armée française ou Prix Nobel. Sous le regard de la kabbale, la besogne inachevée de Nina se prolongera sous forme d'ibbour, de manière à demeurer tout près de son fils et l'aider à accomplir son destin. En revenant sur le plan psychanalytique, cet esprit bienfaiteur bien qu'exigeant et intransigeant constitue l'inconscient de Romain distillant les principales qualités, les principales forces de caractère de sa mère, qui finalement ne sont autres que les siennes propres.

4. Définition du « mal de mère » et du « mal de fils » dans *Le Livre de ma mère*

Si dans *La Promesse de l'aube*, le lecteur rentre en contact avec l'univers monoparental d'un ashkénaze expatrié à Nice, à travers *Le Livre de ma mère* le lecteur plonge dans l'univers monoparental d'un sépharade expatrié à Marseille. Puis, comme l'affirme M. Decout, « Des deux côtés, la France est conçue comme une nouvelle Terre promise, hypostase de la maternité en elle-même » (2013 : 361). La quasi-absence de référence paternelle et l'omniprésence de la référence maternelle constituent des circonstances familiales partagées avec Romain. Cependant, le mal de mère de Louise est différent car il découle du désir exagéré de complaisance et de sa dépendance émotionnelle envers son fils. À l'origine de cet attachement se trouve à la fois le besoin de combler son

vide existentiel et le manque d'un projet vital, en raison de sa solitude et de son isolement dus à son déracinement identitaire, social et familial, nous signalerons d'autre part sa présence dans une terre d'accueil particulièrement antisémite à l'époque. Ce mal de mère entraîne à son tour le mal de fils d'Albert ; ce dernier se manifestera essentiellement *in absentia* de sa mère et naîtra du sentiment douloureux de ne pas avoir satisfait de son vivant ses attentes affectives, ainsi que de la douloureuse sensation de solitude et de détresse après sa mort. Il partage avec Romain son insatisfaction sentimentale du fait de la sous-estimation de tout autre amour que le maternel, le sentiment de culpabilité d'avoir abandonné sa mère, tout comme les remords d'avoir éprouvé à son égard un sentiment de honte à un moment donné.

On signalera également, comme dans le cas de Romain, l'angoissante et persistante apparition du spectre maternel comme élément stressant *in absentia* de celle-ci. En revanche, nous distinguons, à différence du romancier français, l'absence de l'ibbour de Louise. L'intentionnalité des apparitions spectrales de cette dernière diffèrent sensiblement de celles de Nina. La présence spectrale silencieuse de Louise est également liée à protection et à la compagnie du fils. Selon le témoin du narrateur :

Si belle elle est, ma mère morte, que je pourrais écrire pendant des nuits et des nuits pour avoir cette présence auprès de moi, forme auguste de mort, forme allant lentement auprès de moi, royalement allant, protectrice encore qu'indifférente et effrayamment calme, ombre triste, ombre aimante et lointaine, calme plus que triste, étrangère plus que calme (*LmM*, 52).

Ces apparitions d'outre-tombe non persécutrices constituent pour le narrateur un prolongement de la vie terrestre, du sacrifice et de l'abnégation de sa génitrice : une présence toujours discrète et attentionnée, visant à sa protection. Toutefois, et malgré son caractère bienfaisant, le retour périodique et compulsif de sa mère provoque parfois chez lui un malaise insupportable.

Sur le plan psychanalytique, cette présence navrante dénuée de tout signe de vie traduit les aspects les plus fragiles de la personnalité d'Albert, son besoin de protection et d'amour maternel, tout comme son instabilité face à l'absence de celle-ci. D'autre part, du fait que l'écriture ne possède pas un objectif cathartique visant au dépassement du trauma, il s'agit pour le narrateur d'une stratégie destinée à ressusciter la mère morte. L'écriture, donc, est une manière non pas de réaliser le deuil, mais plutôt de le prolonger, dans le désir de préserver le souvenir maternel.

Louise et Nina, que ce soit en chair et en os ou en ectoplasme, possèdent donc une triple identité en tant que : *mater generatrix*, *mater inspiratrix* et *mater pariens*. Nous accorderons à Nina la citation suivante de M. Decout concernant Louise : « elle est la mère, mère de l'écrivain en ce qu'elle le guide, en ce qu'elle le protège et le rassure, mère du texte en ce que celui-ci naît du travail symbiotique de deux êtres » (2011 : 41).

5. Profil attitudinal et comportemental de Romain et d'Albert envers leur mère et leur univers féminin

Dans l'intention d'approfondir le mal de fils de Romain et d'Albert et de rendre visibles toutes les conséquences qui en découlent, nous spécifierons le profil attitudinal et la dynamique comportementale des deux fils vis-à-vis d'une génitrice ayant un archétype maternel et un mal de mère tels qu'ils ont été présentés *supra*.

Arrivés à ce point, il est intéressant d'établir la différence entre « attitude » et « comportement », deux notions appartenant à la psychologie sociale introduites dans notre recherche dans le but d'offrir une conceptualisation précise permettant d'acquérir la base scientifique nécessaire sur laquelle développer notre travail ; en outre, elles permettront de dégager, d'interpréter et de comprendre les comportements d'Albert et de Romain, ainsi que leurs attitudes en tant que précurseurs de ces mêmes comportements. Partant de cette observation et au vu du caractère polysémique de ces deux notions, nous adopterons la théorie développée par Gordon W. Allport (1935 : 789-844). Pour le psychologue américain, l'attitude se trouverait hypothétiquement derrière le comportement ; autrement dit, la première déclencherait le second, révélant une disposition à l'action envers l'objet d'attitude. À la lumière de la théorie d'Allport, Fabienne Michelik estime que :

[...]l'attitude est essentiellement employée dans le sens d'un état mental et neurophysiologique déterminé par l'expérience et qui exerce une influence dynamique sur l'individu en le préparant à agir d'une manière particulière à un certain nombre d'objets ou d'événements (2008 : 2).

L'attitude, en tant que posture mentale, renvoie donc fondamentalement à une manière d'être, à la volonté ou tendance à agir d'une certaine manière ou à entreprendre une action quelconque. À l'inverse, le comportement, normalement orienté vers l'extérieur, constitue l'action ou la réaction observable d'un individu.

Tout au long des deux romans, il est fort possible de repérer un grand éventail de types d'attitudes⁴ chez Romain et Albert, qui seraient susceptibles de classification selon plusieurs critères, et évidemment sans s'exclure mutuellement ; cependant, le choix a été porté sur les suivantes, car elles expriment significativement leur mal de fils.

5.1. *Attitudes de Romain et d'Albert envers leur mère et leur univers maternel*

L'attitude de Romain et d'Albert à l'égard des conduites maternelles envers eux est en général de nature émotive plutôt que rationnelle, dans la mesure où ils tendent à s'appuyer sur l'émotionnel, faisant valoir en toutes circonstances leurs affections, en particulier lorsque leurs mères commencent à vieillir et qu'apparaissent les premiers signes des graves maladies dont elles souffriront.

Comme il a été observé, une différence significative se remarque dans cette disposition idéo-affective intérieure attribuée au mal de mère spécifique à chaque génitrice. De fait, si dans l'attitude émotive de Romain sous-tend principalement l'image d'une femme perdante, chez Albert l'image d'une femme démunie s'impose. À ce point, la théorie jungienne sur les archétypes de mère est éclairante ; Jung met ainsi en évidence que :

Les influences étiologiques et traumatiques de la mère doivent être divisées en deux groupes : premièrement celles qui correspondent aux traits de caractère ou aux attitudes réellement existantes de la mère personnelle, deuxièmement celles qu'elle ne possède qu'en apparence, parce qu'elles constituent seulement des projections imaginaires (c'est-à-dire archétypiques) de l'enfant (1971 : 98).

Les images maternelles saisies par Albert et Romain constitueraient donc une projection imaginaire, leur permettant de revalider leur fonction en tant que gardiens et protecteurs de leur mère.

Dans les deux romans, les scènes illustratrices concernant l'attitude de Romain et d'Albert envers leur mère sont nombreuses. Les deux citations suivantes permettront également d'expliquer les différentes attitudes exposées par la suite.

Cette scène se situe dans la salle de séjour de leur maison à Wilno. Transformée en « Maison Nouvelle, grand salon de Haute Couture parisienne », Nina lui

4. Les notions introduites dans notre travail concernant l'attitude et le comportement renvoient à l'essai de Patrick Gosling.

délègue la fonction de faire les honneurs aux clientes en qualité d'amphitryon : « Quant à moi, n'ayant déjà d'autre ambition que de faire plaisir à celle que j'aimais tant, je levais les yeux à la lumière à tout bout de champ, n'attendant même plus qu'on me le demandât » (*PA*, 27).

La scène choisie de l'ouvrage de Cohen est une analepse, fragment de son enfance vue depuis l'âge adulte d'Albert. Cependant, l'attitude de celui-ci envers sa mère se prolongera jusqu'à sa mort : « Maman, qui fus vivante et qui tant m'encourageas, donneuse de force, qui sus m'encourager aveuglément, avec d'absurdes raisons qui me rassuraient, Maman, de là-haut, vois-tu ton petit garçon obéissant de dix ans ? » (*LmM*, 24).

L'attitude de Romain, à toutes les étapes de sa vie profilée par sa mère quant à son projet professionnel, est loin d'être passive. À ce sujet, il ne montre ni une absence de volonté ni un manque d'activité, au contraire : sauf exception, il se manifeste régulièrement associé à sa mère de manière à ce qu'elle puisse réaliser grâce à lui ses désirs jadis inaccomplis ; faisant sien le projet maternel, il se révèle de surcroît intégrateur.

Le narrateur du *Livre de ma mère* ne découvre aucun épisode concernant un projet professionnel projeté par sa mère. Pour ce qui est du projet de vie, plutôt que d'un dessein imposé, il s'agirait d'un ensemble de conseils affectueux quoiqu'insignifiants. De ce fait, l'attitude d'Albert au cours de son enfance et de sa jeunesse est collaboratrice et inclusive. Il s'agit là d'une conséquence des nuances révélées dans l'archétype maternel spécifique de Louise. L'ignorance et la prudence de sa génitrice lui permettent d'envisager et de gérer son avenir académique et professionnel en toute indépendance.

Hormis ce qui concerne strictement toute question concernant les études et le travail, l'attitude de Romain et d'Albert vis-à-vis d'autres activités quotidiennes et imprévues non planifiées par leur mère est de nature réactive. L'un et l'autre se montrent dociles et soumis aux propositions de leur mère, bien que parfois, leur révolte intérieure soit aussi modérée ou intense que silencieuse. Contrairement à Romain, la disposition d'Albert au conformisme et à la non-action ne provoque chez lui ni une faible estime de soi ni une absence de personnalité.

Finalement, nous estimons que l'attitude de Romain et d'Albert envers ce qui les motive à agir est altruiste, du fait que le but principal des nombreuses entreprises sous le mandat et le regard attentif de leur mère est de les satisfaire, même si dans le cas de Romain, tel qu'il a été signalé *supra*, il collabore activement à la consécution des projets maternels.

Par ailleurs, et d'une manière générale, la valence affective de Romain face à certaines scènes publiques provoquées par sa mère est négative, en raison de la honte et de l'humiliation ressenties. Le romancier mettra particulièrement l'accent sur quatre scènes qui le bouleverseront profondément. La première scène du roman (*PA*, 1-2) offre énigmatiquement au lecteur les clés lui permettant de comprendre la personnalité de Romain, forgée sous l'égide d'une mère phallique. Dans le contexte public fortement viril qu'est l'armée, et juste avant que son fils ne soit mobilisé au front, Nina apparaît brusquement à l'École de l'air de Salon-de-Provence, où Romain est sergent instructeur. En dépit de son attitude, elle va à la rencontre de son fils pour l'encourager, prophétiser en criant son glorieux avenir militaire, et finalement offrir des cadeaux aux hauts gradés : « Je crois que jamais un fils n'a haï sa mère autant que moi, à ce moment-là » (*PA*, 2).

La deuxième scène négative de Romain fortement expressive se trouve dans un épisode de son enfance à Wilno introduite sous forme d'analepse (*PA*, 19-20), où sa mère, accusée injustement par ses voisins de recel d'objets volés, s'affronte verbalement à toutes les voisines réunies sur le palier pour leur proclamer l'avenir glorieux de son fils. Au milieu de cette algarade, vivement alimentée par la honte, le chagrin et l'indignation de Nina, reste un enfant vulnérable pour qui l'incident deviendra désormais un cauchemar : « sous les quolibets, les sarcasmes et les insultes, ma poitrine se transforma en une cage d'où un animal pris de honte et de panique cherchait désespérément à s'arracher » (*PA*, 20).

L'action de la troisième scène révélant une attitude négative se situe également à Wilno dans un contexte scolaire (*PA*, 63-65), où Romain, bien que victime des moqueries de ses camarades, reste indifférent à leurs insultes. Cependant, lorsqu'ils franchissent la ligne rouge par la prolifération d'insultes portant atteinte à la dignité de sa mère, le jeune Romain abandonne la scène de l'offense, fond en larmes et court se réfugier chez lui. Toutefois, il endure les reproches d'une mère outragée dans son honneur, désarçonnée par le manque de bienveillance de son fils, et non pas les paroles de gratitude reconnaissance d'une mère ardemment secourue par son fils :

– Écoute-moi bien. La prochaine fois que ça t'arrive, qu'on insulte ta mère devant toi, la prochaine fois, je veux qu'on te ramène à la maison sur des brancards. Tu comprends ? Je restai là, bouche bée. Son visage était complètement fermé, très dur. Les yeux n'avaient pas trace de pitié. Je ne pouvais croire que c'était ma mère qui parlait (*PA*, 65).

La quatrième scène a lieu au Club du Parc Impérial (*PA*, 68-69), où Nina, furieuse de ne pas pouvoir s'acquitter des frais d'inscription des cours de l'établissement scolaire, aborde le roi Gustave de Suède de passage au club pour obtenir son soutien. Plutôt qu'une confrontation verbale, Nina provoque une saynète dont le pire des rôles est joué par Romain : « Si j'avais pu m'évanouir dans les airs ou me fondre à jamais avec la terre, mon dernier moment de conscience eût été celui d'un profond soulagement » (*PA*, 69).

Ces quatre expériences intimes négatives montrent la rudesse du joug maternel, ainsi que le supplice de Romain de ne pouvoir exister en tant que lui-même. À ce propos, Louise Grenier (2010 : 51) établit qu'« être tout pour la mère revient à “être rien” pour soi-même. La prise dans le maternel est là, puissante et dévastatrice. Le rôle de la mère est paradoxal : être à la fois celle dont le désir nourrit, la pulsion créatrice du sujet en même temps qu'elle le tient captive ».

Toutefois, tel qu'il a été signalé précédemment, un certain nombre de scènes publiques témoignent d'une valence affective positive envers Romain grâce à leur force d'attraction.

À nouveau, les spécificités de l'archétype maternel de Louise influent sur l'attitude d'Albert en fonction de sa valence affective face aux situations déclenchées par sa mère. À une exception près, l'attitude d'Albert envers les différents comportements de sa mère est favorable, positive et optimiste. Cette exception découle d'un malheureux coup de téléphone désespéré, passé en pleine nuit par Louise aux amphitryons de son fils pour s'assurer que rien de grave ne lui était arrivé compte tenu de son retard. En arrivant chez lui, où sa mère lui rendait visite, Albert donne libre cours à une attitude violente sans précédent envers sa mère, violence qui se transforme immédiatement en attendrissement dû à son repentir. Nonobstant, celle-ci restera gravée à vie dans son esprit tourmenté : « Je suis hanté par cette scène que je lui fis » (*LmM*, 37).

Les différentes attitudes montrées du doigt par Albert et Romain envers leur mère prouvent l'influence décisive de ces dernières sur leurs actions et réactions.

Dorénavant, nous nous appliquerons à montrer la typologie de comportements envers leur mère et leurs compagnes. L'analyse se limitera à ces deux sphères intimes, car, dans les deux cas, c'est surtout en interaction avec l'univers des femmes où les conséquences du mal de fils est plus significative.

5.2. *Comportements de Romain et d'Albert envers leur mère et leur univers maternel*

Les différences comportementales entre Albert et Romain sont déterminées par l'intrigue spécifique de chaque roman. Dans le cas particulier du *Livre de ma mère*, le narrateur, un fils dévoré par les nombreux remords affleurant quelques années après le décès de sa mère, recourt à l'écriture pour essayer d'apaiser son âme tourmentée. Du fait que la position du narrateur face à sa mère durant la narration est *post mortem* – à l'exception des analepses permettant de reconstruire leur vie ensemble et dans la distance – l'accent est mis sur son comportement *in absentia*. Par contre, le narrateur de *La Promesse de l'aube*, un fils témoin des humiliations vécues autrefois par sa mère, utilise l'écriture pour légitimer la ténacité de celle-ci, tout en révélant sa réussite littéraire et professionnelle personnelle. En présentant les faits selon leur chronologie réelle, la position du narrateur face à sa mère dès le début de la narration est *in praesentia*, d'où l'étude de son comportement qui sera focalisée de son vivant. D'autre part, ce n'est que vers la fin de la narration que Romain et le lecteur prennent connaissance de la mort de Nina dès le début de la guerre. Il est ainsi intéressant d'analyser les comportements d'Albert et de Romain envers leur mère et leur univers maternel à la lumière de leur mal de fils.

La cartographie attitudinale de Romain esquissée ci-dessus justifie son comportement soumis et dévoué envers sa mère, mais tout spécialement sa responsabilité. Celle-ci répond à son engagement grâce à la promesse formulée à l'aube et à la résolution de prendre en charge la garde de sa mère, pas autant de sa propre initiative que par injonction de celle-ci.

Cependant, et bien que l'amour de sa mère soit pour lui une charge contraignante, Romain, redoutant sa réaction, n'ose pas se rebeller aux contrecoups saugrenus et parfois destructeurs de sa mère. Ceci accentuera son isolement social, notamment après les épisodes majeurs d'humiliations endurées et nés des emportements publics qui le concernent directement.

Sur ce fait, les trois scènes remarquables exposées ci-dessus seront introduites. La surprenante apparition histrionique de Nina à l'École de l'Air provoque une succession de réactions et contre-réactions entre mère et fils. Ainsi, l'expression de la colère et de la haine du jeune militaire l'ayant conduit à la perte de la virilité, de la vanité et de la dureté révèle une mère victimaire. Nina-manipulatrice l'accuse d'avoir honte d'elle, déclenchant à son tour la contre-réaction immédiate de Romain suscitée par son attendrissement.

Au premier cadre du roman suit la narration sous forme d'analepse de la première scène traumatisante de son enfance à Wilno, où se situe l'origine de la formulation de la promesse formulée. Dans un contexte public et de voisinage, Nina vaticine le destin glorieux de son fils. La réaction instantanée de Romain envers sa mère se conjugue avec la haine et la honte de son impuissance, faute de pouvoir contenir sa verbosité. En conséquence, un revirement de la situation engendre la contre-réaction de Romain, à savoir son apitoiement sur le comportement corrosif du voisinage, d'où en découle la promesse de venger et de rendre justice à sa mère.

Le comportement de Romain face à sa mère dans la troisième scène oscille entre l'incompréhension initiale et l'injustice, faute de quoi il se sent abandonné par elle, frappé de stupeur et de blocage affectif à cause des gifles reçues. Les enseignements tirés de cette douloureuse expérience au niveau physique et moral auront une incidence sur le degré de responsabilité de Romain vis-à-vis des attentes de sa mère sur tout ce qui concerne son avenir.

La quatrième scène renvoie le lecteur à Nice quelques années plus tard dans l'espace élitiste qu'incarne le Tennis Club du Parc Impérial. L'obstination de Nina, avide d'entraîner son fils dans la carrière tennistique en dépit de son manque de compétence, déclenche chez Romain de nombreuses réactions qui joignent la honte, la peur et la soumission.

Au-delà de ces scènes, signalons les mensonges de Romain, qui ne sont qu'une conséquence du harcèlement moral que Nina exerce sur lui pour confirmer « ses triomphales illusions », tout comme sa peur de provoquer sa déception, ses critiques et son rejet. Les extraordinaires vantardises inventées autour de l'échec de sa promotion militaire et de son improductivité littéraire et journalistique dévoilent à nouveau sa soumission à une mère-Pygmalion, qui supporte mal les « défaites » de son fils puisqu'elle les assume comme siennes.

Le comportement de Romain se modifiera concrètement en voyant vieillir sa mère et subir les épisodes d'un diabète sévère. Dès lors, il se considérera comme un fils indigne de l'amour dévoué de sa mère malade ; il estime qu'il vit et tire profit d'une femme âgée et malade désireuse de se réjouir de la réussite personnelle, professionnelle, littéraire et militaire de son fils. Cette indignité s'aggrave par la constatation de la progression de la maladie, mais aussi par la crainte que sa mère s'éteigne sans avoir pu assister à ses grands triomphes (*LmM*, 92).

Néanmoins, l'attitude d'Albert envers sa mère au cours de son enfance et de sa jeunesse se manifeste par des comportements traduisant leur dépendance

mutuelle, tel que le narrateur le témoigne du fait de leur isolement social (*LmM*, 21). À l'intérieur même du noyau familial, la mise à l'écart du père prend racine.

Au-delà de l'enfance, son attitude à n'importe quel âge se traduit, presque essentiellement, par une obéissance à ce qu'elle lui ordonne gentiment, ou plutôt à ce qu'elle lui propose (*LmM*, 21). Sa soumission volontaire ne cache ni ne dissimule aucune révolte intérieure réprimée afin d'éviter son accès de colère, comme dans le cas de Romain ; a contrario, il se soumet complaisamment à sa mère pour la flatter et la stimuler dans son rôle. Tel qu'il a été signalé *supra*, la seule attitude hostile affichée par Albert envers sa mère se doit à la scène du coup de téléphone. Au sujet de son comportement, nous mettrons en relief un mouvement qui va de l'agressivité initiale de par ses reproches virulents au repentir soudain moyennant la douceur de ses gestes et de ses larmes. Plutôt que les excuses de sa mère, c'est la visualisation et le motif de l'origine de la dégradation physique de celle-ci à travers les signes de sa vieillesse sur ses mains qui attendriront l'ire de son fils : « Lorsque je vis les tâches bleues sur ses mains, les larmes me vinrent et je m'agenouillai et je baisai follement ses petites mains et elle baisa mes mains et nous nous regardâmes, fils et mère à jamais. Elle me prit sur ses genoux et elle me consola » (*LmM*, 37).

Dans ce jeu de réactions et de contre-réactions, la mère humiliée deviendra la consolatrice du fils humiliant-humilié.

L'intrigue du *Livre de ma mère* définit expressément les différents comportements du narrateur *in absentia* de sa mère, des comportements dont les trois principaux axes structurants sont les remords, le repentir et l'expiation. Ceux-ci sont liés aux souvenirs douloureux des injustices et des offenses que le narrateur lui a infligées.

Sous sa plume, une palette de remords refait surface dès le début de l'hommage littéraire qui lui est rendu. Ses tourments moraux tournent obsessionnellement et foncièrement autour de deux aspects : le fait de ne pas avoir répondu de son vivant aux sentiments prodigués par sa mère, tout comme d'avoir sous-estimé la valeur des sentiments maternels. D'autres petits regrets de différentes natures, permettant d'entrevoir sa propre responsabilité d'insouciance, correspondent à son absence de bienveillance envers sa mère, de ne pas avoir su voir ses larmes, de ne pas lui avoir donné de ses nouvelles sachant qu'elle les attendait avec impatience, d'avoir été exaspéré par ses télégrammes, et finalement de l'avoir quittée pour aller étudier à Genève. Tous ces comportements, que le lecteur retrouve dans la narration, confèrent au texte la double tonalité d'un repentir.

L'unique possibilité de « salut » qu'Albert peut espérer à cause de son comportement avilissant est la consolation que lui procurent la satisfaction de certains comportements conduits envers elle, notamment d'avoir participé aux dissensions de famille, d'être conscient de l'avoir flattée et de savoir qu'elle n'assistera pas à ses obsèques. Ces comportements à l'appui de sa bonne conduite lui permettent de contrebalancer ses mauvais agissements, en les faisant valoir en guise de compensation et de réparation de ses fautes. Cependant, il s'agit surtout d'une stratégie destinée à apaiser son âme tourmentée en renversant la situation.

5.3. Attitudes de Romain et d'Albert face à l'éros et aux femmes

L'influence de Nina sur Romain amène celui-ci à adopter une attitude particulière vis-à-vis de ses amantes. Effectivement, le projet vital de Nina couvre également son avenir sentimental. Ainsi, le premier conseil offert en la matière sera : « – Il vaut peut-être mieux que tu te maries très jeune avec une bonne et douce jeune fille [...]. Les plus belles femmes du monde, les grandes ballerines, les prime donne, les Rachel, les Duse et les Garbo, – voilà ce à quoi, dans son esprit, j'étais destiné » (*PA*, 10). Sous l'influence du *dictum* maternel, la trajectoire amoureuse de Romain sera aussi tortueuse que difficile, parfois même rocambolesque dans ses débuts, tel que le témoigne sa première expérience sentimentale et « masochiste » avec Valentine, ou ses débuts sexuels avec la servante de la famille.

Cependant, nous devinons chez Romain deux attitudes opposées renvoyant à deux périodes vitales différentes. Sous le signe de la jeunesse et de la découverte, son attitude amoureuse initiale est positive, proactive, altruiste, permissive et émotionnelle comme le montrent la narration de ses relations avec Annick et avec la veuve polonaise. A contrario, la maturité de l'âge adulte et l'ombre de l'absence maternelle portent sur son passé glorieux un jugement destructif. Située inconsciemment sous le signe de la quête permanente de l'*alter ego* de sa mère sous forme d'amante, il jugera négativement son attitude sentimentale passée, puisqu'il estime que nulle autre femme n'a été capable de lui donner ce que sa mère lui a offert de tout cœur.

La confession suivante de Romain, située de manière significative au début du roman, permettra au lecteur d'appréhender son complexe œdipien : « Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu » (*PA*, 14). Selon le témoignage du narrateur, la comparaison et l'insatisfaction deviendront deux

leitmotivs implacables dans sa vie amoureuse. Il maximisera la portée négative de ses expériences sentimentales, ne donnant que peu de valeur à ses relations amoureuses et ne voyant pas directement ses aspects positifs.

On indiquera également que l'un des effets du complexe maternel chez Romain s'identifie avec ce que Jung diagnostique comme le *donjuanisme* (1971 : 102). Selon la psychanalyse, « la mère est inconsciemment recherchée dans chaque femme » (1971 : 102) par l'homme atteint par cette pathologie. Pareillement, Romain reconnaît franchement sa frustration personnelle à cause de cette recherche de l'*alter ego* maternel dans ses relations de couple. Les caractéristiques identitaires de la première femme aimée s'imposeront, entraînant des difficultés concernant ses propres buts et objectifs sentimentaux.

D'autre part, une lecture psychanalytique de ces attitudes nous rapproche de la théorie junguienne de l'inceste, à savoir :

[...] de redevenir enfant, de retourner sous la protection maternelle, de redevenir dans la mère, pour être à nouveau réenfanté par elle, dont un des moyens est de métamorphoser [...] la mère en un autre être ou la rajeunir pour la faire disparaître à nouveau, c'est-à-dire de la remétamorphoser une fois la naissance accomplie. Ce qui est recherché, ce n'est pas la cohabitation incestueuse, mais la renaissance (1973 : 376).

De ce point de vue, l'inconstance et l'insatisfaction sentimentales de Romain traduisent son désir de retourner aux origines, aux soins sans failles, aux regards protecteurs de sa mère toute-puissante.

De nouveau, l'archétype maternel de Louise marque la différence face à celui de Nina. Le romancier situe également au début de l'ouvrage le commentaire suivant : « Il n'est pas bon, tu sais, que l'homme vive seul. Je voudrais mourir tranquille, savoir que tu as une vertueuse personne auprès de toi » (*LmM*, 12). Dans le cas d'Albert, bien que sa mère soit également troublée par les compagnies féminines de son fils, et tout spécialement par sa future épouse, les interventions du narrateur à ce sujet montrent que ce ne sont des décisions ni imposées ni contraignantes. À nouveau, celles-ci découlent d'une personnalité naïve dont la seule préoccupation est que son fils puisse être enjôlé par une Gentil ou une goy. De même, il existe chez Albert une attitude initiale également positive dans ses relations sentimentales et dans ses rencontres affectives et sexuelles, qui s'engageront dans un processus négatif lorsqu'il fera le bilan sentimental de sa vie après le décès de sa mère. Les tourments moraux soulevés par le sentiment

d'avoir mal agi à l'époque surviennent en brouillant délibérément ses premiers épisodes d'amour et de rapports sexuels. À l'origine de ses remords, se trouvent ses propres reproches concernant le temps perdu avec ses maîtresses et dérobé à sa mère : « Toutes les autres femmes ont leur cher petit moi autonome, leur vie, leur soif de bonheur personnel, leur sommeil qu'elles protègent et gare à qui y touche » (*LmM*, 46). Albert comparera maintes fois l'amour altruiste, dévoué et sincère de sa mère face à l'amour intéressé des femmes.

Ainsi, peut-on affirmer, tel que le constate M. Decout : « Faiblesse, féminité et maternité sont les trois singularités au cœur de la pensée des deux écrivains » (2013 : 371).

On complètera les attitudes de Romain et d'Albert avec l'analyse de leurs comportements.

5.4. *Comportements de Romain et d'Albert face à l'éros et aux femmes*

Avec un cœur ouvert à l'amour des femmes dès son enfance, mais sous l'influence « invisible » et permanente du joug maternel, le comportement privé de Romain envers ses compagnes est à l'image et à la ressemblance de celui qu'il entretient avec sa mère. Compte tenu de sa narration, sa passivité est, fondamentalement, à mettre en relief face au rôle dynamique de ses fiancées et à son stoïcisme face à certaines situations extraordinaires qui accompagnaient ses relations sentimentales. Le comportement du jeune Don Juan s'harmonise avec son ingénuité et son manque d'expérience. Dans l'imaginaire de Romain s'imposera longtemps l'image idéale de femme et de relation amoureuse, en raison des leçons maternelles reçues avec « de forts coups de pinceau » courtois. Nous insisterons également sur le comportement dévoué et loyal adopté par le jeune et inexpert amant.

Néanmoins, dans le bilan amoureux esquissé à l'heure actuelle, son comportement méfiant nie que l'amour des femmes qui l'ont accompagné, brièvement ou longuement, ait pu être aussi pur et sincère que celui de sa mère. En faisant appel à la psychanalyse afin de trouver une explication, nous pouvons mentionner Freud, qui établissait que « la mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours » (1975 : 59). Dans le cas précis de Nina et de Romain, ce rapport est d'autant plus étroit dans la mesure où il s'agit d'une famille monoparentale dépourvue de père, de parents et d'amis proches,

ce qui a renforcé remarquablement les liens affectifs mère-enfant. De même, cet isolement provoque chez Romain une faille du modèle familial sur lequel il parvient à s'identifier pour construire le sien.

Par ailleurs, il réclame à ses côtés une femme pourvue d'un profil opposé à celui de sa mère :

Pour faire face à la vie, il m'a toujours fallu le réconfort d'une féminité à la fois vulnérable et dévouée, un peu soumise et reconnaissante, qui me donne le sentiment d'offrir alors que je prends, de soutenir alors que je m'appuie. Je me demande d'où vient ce curieux besoin (*PA*, 141).

Peut-être sommes-nous désormais prêts à répondre à cette question certainement rhétorique. Par rapport à la forte personnalité de sa mère-phallique, Romain souhaite retrouver une compagne dont certaines composantes de sa personnalité s'éloigneraient de ceux de sa génitrice, à savoir d'une part la sensibilité face aux agressions d'autrui, ce qui lui accorderait la tranquillité de ne pas revivre des scènes honteuses à cause de l'orgueil démesuré de sa mère ; d'autre part, une légère disposition à ouvrir son état d'âme aux autres, à s'adapter facilement, ce qui lui épargnerait également de remémorer les accès de révolte colérique de sa mère dans lesquels il se trouvait fréquemment impliqué.

Les analepses d'Albert-narrateur remontant à son adolescence ne contiennent, contrairement à Romain, aucune référence de ses premiers badinages amoureux et sexuels. En revanche, certains flashbacks concernant majoritairement sa jeunesse intègrent des mentions à ses rencontres avec des « nymphes », terme employé à plusieurs reprises qui révèle une misogynie latente. Si on s'en tient à la portée symbolique de ce terme, selon Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, les nymphes « troublent l'esprit des hommes à qui elles se montrent » (1969 : 542) ; autrement dit, dans la perspective du passé, le narrateur s'exonère de sa responsabilité pour rendre coupables ses amantes. Victime du charme et de la séduction des nymphes, Romain serait tombé inconsciemment dans les pièges du sexe féminin, sans être conscient que ce dévouement plus charnel que spirituel l'écartait physiquement et psychologiquement de sa mère. Le narrateur reviendra à plusieurs reprises sur ses liaisons passagères, des obstacles à l'union physique et mentale avec celle dont l'amour pour lui surpassait en intensité et en sincérité celui des « nymphes ». Seule la folie, l'attirance aveugle et l'abolition de sa personnalité sous les effets nympholétiques justifient ce qu'il conçoit comme l'abandon de sa mère.

Dans l'imaginaire sexuel d'Albert-narrateur, les nymphes coexistent avec une Atalante, extraordinaire amante en temps voulu, mais « kidnapeuse d'enfant-adulte » dans le texte. Cette héroïne de l'Antiquité grecque, légendaire par ses prouesses hors du commun pour une femme et dès lors incarnation de sa maîtresse du jour, serait également la coupable de la désunion fils et mère. Ce comportement est à nouveau symptomatique de son mépris pour le sexe féminin, à l'exception faite de sa mère, tel que nous l'avons décelé plus haut.

6. En guise de conclusion

Si semblables, si différents, Albert et Romain touchés par le « mal de mère », puis blessés par le « mal de fils », font preuve d'une personnalité qui s'explique par l'ensemble de caractéristiques émotionnelles qui configurent la structure archétypique de leur mère. Leurs « cicatrices », indélébiles au fil du temps, constituent les dégâts psychologiques provoqués par l'intervention volontaire ou involontaire d'une mère omniprésente *in praesentia* et *in absentia*.

Notre recherche nous a permis de déterminer que le « mal de fils » se moule sous la projection externe des carences personnelles des deux « Grandes Mères », fondamentalement de leur manque d'apports affectifs, d'empathie et de protection. L'échec personnel et social des *matres dolorosae* est donc à l'origine du « mal de mère ». Louise et Nina, deux mères bienveillantes, maternantes, généreuses et souffrantes, qui en voulant faire de leur mieux, provoquent mille et un soucis à leur enfant, même après leur décès. Apparemment, la faux de la mort ne coupera pas le « cordon ombilical » unissant mères et enfants. Depuis un au-delà inexistant, renvoyant plutôt aux souvenirs douloureux ancrés dans la mémoire d'Albert et de Romain, les Grandes Mères continueront à leur apporter des « nutriments » et de l'« oxygène » existentiels, tel que le soutien moral et affectif.

Pourtant, au-dessus de ceux-ci, et d'autres que nous pourrions indiquer, nous soulignerons le soutien intellectuel, puisque sans le paradoxe de leur « présence absente » et de leur « absence présente », la rédaction du *Livre de ma mère* et de *La Promesse de l'aube* est inconcevable. L'un comme l'autre se comprennent comme deux ouvrages intimistes et personnels, qui dans le cas du fils de Louise Cohen devient une réflexion sur la souffrance ; dans le cas du fils de Nina, un exercice du devoir de mémoire ; et dans l'un et l'autre, un exercice introspectif de piété filiale.

Références bibliographiques

- ALLPORT, G. W. (1935). "Attitude" dans *Handbook of Social Psychology*. (Ed. C. Murchison). Worcester : Clark University Press : 789-844.
- CHEVALIER, J. et GHEERBRANT, A. (1969). *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris : Robert Laffont.
- COHEN, A. (2016). *Le Livre de ma mère*. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- DECOUT, M. (1997). *L'Univers mythique d'Albert Cohen. Personnages, décors et mise en scène*. Amiens : Presses universitaires du Septentrion.
- DECOUT, M. (2011). *Albert Cohen. Les Fictions de la judéité*. Paris : Classiques Garnier, coll. Études de littérature des XXe et XXIe siècles.
- DECOUT, M. (2013). « Romain Gary et Albert Cohen : la mère juive et le mandat de vie » dans *Les Mères et l'Autorité. Mythes et réalités*. (Eds. L. Machet et al.). Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux : 359-375.
- DERRIDA, J. (1990). *Mémoires d'aveugle, L'autoportrait et autres ruines*. Paris : Réunion des Musées Nationaux.
- DUCOURNEAU, J. Y. (2014). *Mal de mère. Dans l'espérance du bien de Dieu*. Nouan-le-Fuzelie : EDB.
- FREUD, S. (1975). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse.
- GARY, R. (2013). *La Promesse de l'aube*. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- GOSLING, P. (Coord.) (1996). *Psychologie sociale. II : Approches du sujet social et des relations interpersonnelles*. Paris : Bréal.
- GRENIER, L. (2010). « Les grands écrivains et leur mère ». *Le Journal des Psychologues*, 279, juillet/août : 50-56.
- JUNG, C. G. (1971). *Les Racines de la conscience : études sur l'Archétype*. Paris : Buchet/Chastel.
- JUNG, C. G. (1973). *Les Métamorphoses de l'âme et des symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie*. Genève : Librairie de l'Université.
- LUDWIG, Q. (2006). *Comprendre la kabbale*. Paris : Eyrolles.
- LUSHENKOVA, A. (2008). « Le rôle de la mère dans le processus créatif ou l'existence de l'artiste par procuration : *La Promesse de l'aube* de Romain Gary » dans *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XXe et XXIe siècles*. (Dirs. M.-L. Clément, S. van Wesemael). Paris : L'Harmattan : 19-28.
- MICHELIK, F. (2008). « La relation attitude-comportement : un état des lieux ». *Éthique et économique/Ethics and Economics* 6 (1) : 1-11.
- ROSTEN, L. (1994). *Les Joies du Yiddish*. Paris : Calmann-Lévy.